

## Des « images de pensée » à la « compréhension imagée »

Gautier Dassonneville

Dans quelles **conditions matérielles** le *Diplôme* est-il parvenu jusqu'à nous ? Il faut signaler tout d'abord que le manuscrit autographe du mémoire n'est pas localisé. Le document dont nous disposons est une reproduction dactylographiée qui date des années 1970. On sait de la part de Michel Contat que Michel Rybalka est à l'origine de cette copie.

C'est à partir de ce dactylogramme de 277 feuillets que nous avons édité le *Diplôme* dans les *Études sartriennes*. Il donne à lire un texte bien préservé dans son ensemble. Au menu, cinq chapitres de tailles inégales et une brève conclusion, encadrés par un index des références citées et par une annexe de fragments plus tardifs trouvés avec le manuscrit. L'absence des 4 premières pages du manuscrit lors de la transcription est signalée. De même pour quelques interventions locales qui semblaient être de la main du professeur de Sartre, Henri Delacroix.

En ce sens, du point de vue de la **chronologie** des premières œuvres de Sartre, les pages du *Diplôme* témoignent d'un intérêt précoce pour le thème de l'imagination. Il leur manque, certes, la méthode **phénoménologique** qui soutiendra la thèse originale qui sera exposée dans *L'imaginaire*, en 1940, thèse selon laquelle *l'image est une conscience qui vise un objet en tant qu'il est absent et irréel*.

Reste que, du point de vue de l'histoire intriquée de la psychologie et de la philosophie en France, les recherches de Sartre en 1927, en même temps qu'elles s'inscrivent dans le champ théorique particulier qui est celui de la *psychologie philosophique* dont Henri Delacroix fut l'un des principaux animateurs durant l'entre-deux-guerres, constituent bien une formulation embryonnaire mais décisive de la conception à venir de l'imagination.

Comme le titre du mémoire l'indique, Sartre se préoccupe principalement de *L'image mentale* au cours de sa recherche. Comme ce sera le cas dans la psychologie phénoménologique de l'imagination, c'est **déjà le refus** de considérer l'image comme une perception affaiblie qui motive une enquête sur les véritables *rôle* et *nature* de l'image. En reprenant ces deux questions classiques de la psychologie, Sartre entend donc apporter un point de vue réformateur sur l'imagination.

Dès le premier chapitre, il s'attache, d'une part, à extraire la notion d'image des explications classiques de l'activité perceptive et, d'autre part, à complexifier les rapports de

l'image et de la perception en proposant la notion de « surperceptions » d'inspiration proustienne.

Le chapitre II – qui est aussi le plus long du mémoire – a pour objectif de clarifier les rapports de l'image à la pensée, notamment grâce à une approche historico-critique qui permet à Sartre de se positionner dans un important débat avec les théoriciens de la pensée sans images. Prenant le contre-pied de leur affirmation d'une pensée pure, Sartre défend, pour son compte, l'idée que la pensée est fondamentalement imageante et qu'il n'y a, en somme, que des « *images de pensée* ».

Cela le conduit à dresser, dans son troisième chapitre, la typologie des « attitudes envers l'image » autour des quatre grands types psychologiques que sont le mystique, le savant, l'artiste et le schizoïde.

Considérant que l'attitude normale envers l'image consiste en une hybridation de ces quatre grandes tendances, Sartre consacre son quatrième chapitre à déterminer l'origine des images à l'aide de la notion de « personnalité ». Ce faisant, il s'appuie sur les données de la psychopathologie de son temps, en discussion notamment avec la psychanalyse, afin de mettre en évidence un lien d'influence réciproque entre les attitudes corporelles et les images mentales.

Enfin, le cinquième et dernier chapitre s'attaque au problème de la nature spécifique de l'image en repartant de la critique des théories existantes afin d'instruire la thèse d'une *imagination créatrice* qui puise sa matière dans le kinesthésique et l'affectivité.

En Conclusion, Sartre rappelle le cadre psychologique de ses analyses, qui se définissent entre les deux limites théoriques que sont la perception et l'esprit, et il réaffirme sa conception de l'imagination : pour lui, c'est la pensée toute entière, à la jointure du corporel et du spirituel, qui est imageante, à différents degrés de schématisation et de symbolisation ; c'est de cette tendance de l'esprit à créer pour soi une doublure des choses et à croire en leur existence qu'est née et s'est développée la vie intérieure.

Cet aperçu des grandes articulations du *Diplôme* ne rend évidemment pas compte du foisonnement des sources théoriques qui sont utilisées par le jeune Sartre, de la psychologie scientifique de Piéron aux analyses rationalistes d'Alain, en passant par la psychologie génétique de Piaget ou encore par des travaux, aujourd'hui oubliés, à l'exemple de la psychologie bibliologique de Roubakine. Notons cependant que le matériel théorique rassemblé en 1927 jouera le rôle d'une véritable réserve pour les ouvrages publiés en 1936 et 1940, et tout particulièrement en ce qui concerne l'utilisation des données expérimentales récoltées chez les différents auteurs et dans les observations personnelles.

Sartre identifie dès 1927 les grandes solutions apportées au problème de l'image dont la critique formera le nerf de *L'imagination* en 1936. Un tableau historique présente ainsi les grandes lignées que sont le **dualisme cartésien de la pensée et de l'image**, la **théorie aristotélicienne et leibnizienne de l'image support de pensée**, l'**associationnisme** et, enfin, les **théories romantiques** dont *L'imagination* fera peu de cas en raison de leur caractère éphémère. [Projection du tableau sur le PPT ?]

Au moment où Sartre rédige son mémoire, l'associationnisme, dont Hyppolite Taine fut le grand représentant français, a déjà essuyé les attaques de James et de Bergson, et c'est vers la *Denkpsychologie* allemande et l'école de Würzburg, que se tournent les psychologues français. Pour Sartre, les théoriciens de Würzburg prolongent le dualisme cartésien de la pensée et de l'image en affirmant qu'il existe une pensée pure dont les processus s'effectuent sans la médiation des images. Par sa critique sans concession, Sartre prend nettement place dans un débat avec la psychologie allemande qui est l'un des marqueurs historiques de la psychologie philosophique française.

En ce sens, on doit à Delacroix et à ses élèves – en particulier Spaier, Burloud et Ignace Meyerson – d'avoir produit les premières synthèses critiques des travaux de l'école de Würzburg et de sa méthode d'introspection expérimentale. Sartre s'inscrit clairement dans cette constellation psycho-philosophique en décortiquant les protocoles et les procès-verbaux publiés dans l'*Archiv für die gesamte Psychologie*. Il est ainsi le premier à s'intéresser à un article de 1925 d'Auguste Flach dont il exploite à fond la « découverte » des *schèmes symboliques*. Mais c'est aussi en prenant appui sur cette découverte que le jeune psychologue s'éloigne des vues de son directeur de recherches.

De fait, la psychologie générale de Delacroix propose une *théorie du symbolique* d'orientation intellectualiste et idéaliste. Dans *Le langage et la pensée* (1924), Delacroix accorde à l'image la dignité d'être un « instrument spirituel » en plaçant la pensée symbolique au fondement de toute opération intellectuelle comme de tout rapport au monde. Cette conception du symbolique repose sur la volonté de mettre en relief le travail purement opératoire de l'esprit, à travers sa capacité à établir des rapports idéels entre les choses. En ce sens, Delacroix se détourne de l'intuitionnisme et du réalisme de son ancien maître Bergson. En privilégiant chez ce dernier les analyses de « L'effort intellectuel » ainsi que sa conception du « schéma dynamique », Delacroix prend la direction d'une philosophie de l'esprit fondée sur un schématisme de l'intelligence.

À rebours de cet intellectualisme, Sartre cherche à concevoir une véritable imagination symbolique qui intègre les opérations dites supérieures de l'esprit. Pour ce faire, il mobilise de

manière cruciale un article d'Émile Bréhier qui traite un problème à la frontière du symbolique et de la mystique, celui de la pensée allégorique. Dans cet article de 1908, Bréhier décrivait le mouvement perpétuel et déceptif de la pensée, allant de l'image à l'idée sans jamais atteindre son but. Pour Sartre, il faut reconnaître dans ces descriptions la fonction symbolique de l'image qui est au fondement de la vie spirituelle et dont le « continué échec » est, en vérité, la marque du dynamisme singulier de la pensée. Formulé de manière positive, ce dynamisme est celui d'un enveloppement infini de la pensée qui ne cesse de se dépasser à travers son effort de compréhension.

Sartre rejoint ici les analyses de Delacroix concernant l'acte de compréhension mais il écarte la tendance qui revenait à dévaloriser l'image en la plaçant sous l'autorité distante de l'intelligence, et la privait du même coup de sa fonction symbolique propre. Dans une proximité avec les théories qu'il qualifie de « romantiques », le jeune Sartre conçoit plutôt l'imagination dans sa *co-extension* avec la pensée.

Il vise ainsi à rendre compte du « jaillissement spontané » et continu des images dans la vie psychologique en formulant une théorie des *images enveloppantes* et *enveloppées*. Les images enveloppantes ne désignent rien de moins que l'expression fondamentale de la pensée dans toutes ses modalités – y compris dans ses modalités les plus abstraites comme celles des idées du mathématicien. Ce principe d'animation de la pensée en images enveloppantes se dédouble à travers les *images enveloppées* qui constituent, quant à elles, le scénario d'une pensée se laissant entraîner par son besoin de persuasion.

Pour préciser ce point, Sartre puise dans l'auto-observation un exemple très parlant d'image enveloppée : il explique comment, pour se convaincre de la validité d'une certaine théorie politique, une image de ressort lui était apparue pour soutenir l'idée selon laquelle « une nation qu'on opprime gagne des forces à être opprimée » (*L'image*, p. 143). L'accumulation d'énergie par le ressort comprimé nourrissait l'évidence de son idée politique. Grâce à la distinction enveloppant-enveloppé, Sartre démonte ainsi une première fois un mécanisme de duplicité et de duperie de soi, au cœur de la spontanéité imageante en tant qu'elle est croyance et tentative d'auto-persuasion.

De ce point de vue, la psychologie de 1927 joue un rôle génétique essentiel dans la constitution du modèle sartrien d'une conscience intentionnelle grevée par la mauvaise foi, tel que *L'être et le néant* l'établira en 1943.

Un tel rôle génétique est particulièrement observable dans l'élaboration du concept phénoménologique de dégradation. En parlant de « chute de potentielle » que l'image enveloppée fait « subir » à l'image enveloppante, Sartre décrit en 1927 un phénomène

psychique qui annonce ce que *L'imaginaire* nommera « la dégradation du savoir en image ». Or, la fonction théorique de cette notion de « dégradation » sera précisément de faire pièce à la notion husserlienne de *Erfüllung* (le remplissement) à laquelle Sartre reproche de céder encore à « l'illusion d'immanence ». On voit ici comment d'anciennes analyses participent à l'appropriation singulière de la phénoménologie par Sartre.

Par ailleurs, après son passage à Berlin, Sartre n'est plus aussi tranché vis-à-vis des psychologues de Würzburg auxquelles il finit par concéder l'existence d'un *savoir pur* et la possibilité d'une *compréhension pure* aux côtés, respectivement, du *savoir imageant* et de la *compréhension imagée*. Il abandonne ainsi son positionnement romantique et ultra-symboliste qui voulait que la vie de la pensée se développe tout entière en images. Il ne s'agit plus en 1940 « de diluer l'imagination dans l'ensemble de la vie psychique » (*L'imaginaire*, p. 183) mais bien de déterminer l'être *sui generis* de l'image et de reconnaître l'imagination comme une fonction essentielle de la conscience.

Ceci étant, Sartre reste fidèle à son intuition de jeunesse en définissant le symbolisme de l'image par le fait que cette dernière « est comme une incarnation de la pensée irréfléchie » (p. 216). L'analyse de la compréhension imagée s'appuie alors sur une définition que *L'imaginaire* (p. 223) reprend littéralement au *Diplôme* (p. 164) : « La compréhension est un mouvement qui ne s'achève jamais, c'est la réaction de l'esprit à une image par une autre image, à celle-ci par une autre image et ainsi de suite, en droit, jusqu'à l'infini. » Cette fois, le phénoménologue ne s'encombre plus de la discussion avec l'ancien professeur Henri Delacroix mais il retrouve bien le « mécanisme » essentiel – le mot revient étonnement en 1940 (p. 205) – le mécanisme, donc, de la compréhension imagée. C'est sur ce mécanisme que reposent à la fois le risque d'une certaine complaisance à l'image mais aussi le bonheur de l'invention et de la création. C'est à travers ce mécanisme, enfin, que Sartre appréhende le sens magique de l'imagination qui est, explique-t-il, « une incantation », un désir de possession.